Rennes une capitale en pan-de-bois

Matthieu Le Boulch

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4226>

DOI : 10.4000/abpo.4226

ISBN : 978-2-7535-7720-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 18 décembre 2018

Pagination : 180-182

ISBN : 978-2-7535-7718-3

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Matthieu Le Boulch, « *Rennes une capitale en pan-de-bois* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 125-4 | 2018, mis en ligne le 18 décembre 2018, consulté le 03 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4226>

jamais été tout à fait étrangers, car c'était d'eux que les Francs tiraient leur origine. De la même manière, les barbares constituent un anti-modèle aux yeux des Byzantins. Mais cette opposition est trop réductrice, comme le constate Nicolas Drocourt dans son étude de la correspondance officielle des *basileis* avec leurs voisins bulgares au début du x^e siècle, qui lui permet de nuancer cette opposition entre Byzantins et barbares. Deux figures émergent dans ces sources épistolaires : les Sarrasins et les Perses, des voisins à part à la périphérie de l'Empire, parfois même proposés comme des modèles lorsque les circonstances l'exigent. Philippe Josserand centre, lui, son analyse sur les relations à l'Autre, parfois inattendues, qui se nouent entre les frères des ordres militaires et les Infidèles à la frontière de la chrétienté latine. À partir de la fin du Moyen Âge, les querelles entre chrétiens conduisent à la valorisation du prophète de l'islam. John Tolan examine les écrits de plusieurs auteurs, tel Michel Servet ou Henry Stubbe et montre que Mahomet devient un modèle pour les réformateurs religieux et politiques au xvii^e siècle. S'appuyant sur des relations des premières expéditions portugaises (xv^e-début du xvi^e siècle), Michał Tymowski s'intéresse à la diversité des peuples et des cultures africaines observée et décrite par les Européens. Comme les Portugais ont besoin de partenaires commerciaux, ils vont à la recherche d'informations sur l'organisation des différents peuples côtiers. L'expérience de la découverte puis de la connaissance de l'Autre pose la question de la différence entre Africains et Européens, mais aussi de la différenciation entre différents groupes d'Africains. Pour certains auteurs, cela conduit à repenser la conception de l'homme et à percevoir l'humanité dans sa diversité et sa complexité. Pour d'autres, cette diversité devrait céder la place à l'unité par l'adoption du baptême. Enfin, Patrick Boucheron clôt ce volume avec un article intitulé « Le Moyen Âge à l'épreuve du monde : entre altérité et familiarité ».

Laurence MOAL

LELOUP, *Daniel, Rennes une capitale en pan-de-bois*, Skol Vreizh, coll. « Demeures remarquables de Bretagne », Morlaix, 2017, 136 p.

Malgré les destructions importantes liées à l'incendie de 1720 ou à celles plus récentes de la période contemporaine, Rennes reste la cité bretonne la mieux dotée en immeubles à pan-de-bois. L'existence d'un ouvrage entièrement dédié à ce sujet est amplement justifiée, d'autant plus qu'aucune étude, avant celle de Daniel Leloup, ne traitait du pan-de-bois de manière aussi transversale et diachronique. L'ouvrage richement illustré suit un plan chronologique et propose de parcourir plus de 500 ans d'évolution stylistique de ce type d'architecture, en mettant l'accent sur les continuités et les ruptures. Il dépasse l'analyse strictement typo-chronologique en posant une question centrale : quel regard a-t-on posé sur l'architecture à pan-de-bois du xv^e siècle à aujourd'hui ?

Daniel Leloup fait remarquer que les maisons de « bois et terrasses » apparaissent tardivement dans les textes, à partir du xv^e siècle. Cette identification tardive doit-elle être mise en lien avec une existence tardive ? Dès le xiii^e siècle, Rennes se dote d'un bâtiment public en pan-de-bois : la Cohue. Faute de datations dendrochronologiques suffisantes, l'auteur se doit de rester évasif sur l'existence d'un habitat à pan-de-bois antérieur au xv^e siècle. Plusieurs modèles cohabitent à la fin du Moyen Âge, ayant pour point commun une section importante des pièces de bois. D'un côté les maisons à fenestration continue et poteaux élargis (3, rue du Chapitre ;

32, rue de Saint-Malo), réservées à une élite urbaine en pleine ascension, de l'autre le bâti ordinaire constitué de « maisons-couloirs » avec une largeur de façade sur rue beaucoup plus réduite.

Un nouveau modèle architectural se met en place au ^{xvi}^e siècle, mettant l'accent sur les décors portés. Les nombreux exemples encore en élévation des rues Saint-Michel, du Chapitre ou de la rue Saint-Georges témoignent de la diffusion d'un vocabulaire italianisant, prenant peu à peu ses distances avec les thématiques religieuses de la période gothique. Daniel Leloup fait remarquer à juste titre que la diminution de l'encorbellement est à mettre en lien avec de nouveaux impératifs de confort. Il omet cependant de préciser que cette évolution stylistique est également dictée par de nouveaux règlements d'urbanisme ordonnant sa suppression.

Le Grand Siècle constitue l'apogée de ce mode de construction. La richesse des sources (minutes notariales, registres de réformation...) permet de dépasser l'écran de la façade et autorise une approche plus sociologique. L'utilisation des aveux produits dans le cadre des réformations du domaine auraient permis une étude plus fine des éléments de confort et des modalités de circulation horizontales et verticales. Mais, encore une fois, les datations se basent sur une analyse stylistique, à cause du faible nombre de maisons à date portée et de datations dendrochronologiques. Le modèle classique, avec ses façades plates, ses matériaux mixtes et ses nouvelles formes de toiture peine à s'imposer complètement. L'innovation majeure réside dans l'inventivité des menuisiers qui développent de nouveaux modèles d'escaliers, à jour central, rampe droite et balustres à simples ou doubles poires, dont de très beaux exemples sont encore conservés dans les immeubles de la place des Lices (1657) ou de la rue du Chapitre (Hôtel de l'Escu de Runfao). Ce chant du cygne amorce le déclin de l'architecture en pan de bois, dépréciée au siècle suivant, au profit de la pierre.

L'incendie de 1720 ne porte pas un coup de grâce irréversible au pan-de-bois. Malgré les nouveaux règlements d'urbanisme dictés par l'ingénieur Robelin et l'architecte Gabriel, qui limitent son utilisation aux refends, le bois continue d'être employé comme matériau principal, que ce soit dans les galeries et escaliers sur cour de la place du Palais ou dans les baraques construites pour loger les sinistrés. Cette « architecture des décombres » a longtemps été ignorée par les historiens et les architectes. Daniel Leloup lui restitue dans cet ouvrage ses lettres de noblesse en mettant en avant son potentiel patrimonial. Paul Féval, né à Rennes dans la rue du Chapitre, se fait le porte-parole du dénigrement de l'architecture à pan-de-bois au ^{xix}^e siècle. Le manque d'entretien, la multiplication et la paupérisation des propriétaires expliquent en partie cette vision misérabiliste et justifieront un siècle plus tard les destructions faites au nom de la modernité.

L'habitat à pan-de-bois connaît au ^{xx}^e siècle une très lente patrimonialisation, inégale selon les secteurs. Il faut attendre 1923 pour que le premier immeuble soit classé (Maison Ty Koz, rue Saint-Guillaume). La mise en place du secteur sauvegardé en 1985, qui épouse en partie les contours des enceintes rend le centre-ville intouchable. Les destructions se concentrent dans les faubourgs. Sous la municipalité Fréville (1953-1977), plus de la moitié des immeubles antérieurs au ^{xviii}^e siècle disparaissent. Si la mise en valeur et la restauration des immeubles à pan-de-bois est aujourd'hui une priorité pour la ville, nous nous permettrons de dresser un bilan moins optimiste que l'auteur qui affirme que « l'avenir du patrimoine en pan-de-bois semble définitivement assuré ». Si cette affirmation est indéniable pour le secteur sauvegardé, les destructions se sont concentrées ces dernières années dans les faubourgs et continuent encore dans la ville close, au sud de la Vilaine.

Rennes une capitale en pan-de-bois fait le pari d'un ouvrage accessible au plus grand nombre, richement illustré, sans faire de compromis par rapport à la rigueur

historique. On peut regretter cependant l'absence de plans parcellaires (le plan Robelin de 1721) qui apporteraient un éclairage supplémentaire à l'analyse stylistique. La façade, comme le fait justement remarquer Françoise Boudon, est la manifestation verticale de la parcelle, qui soutient toute réalité architecturale. Cet ouvrage qui donne au lecteur les clés de compréhension de l'évolution urbaine est finalement un jalon, alertant sur la nécessité de multiplier les datations dendrochronologiques, qui couplées à l'analyse stylistique viendront renouveler considérablement notre connaissance du patrimoine en pan-de-bois.

Matthieu LE BOULCH

MÉNARD-JACOB, Marie, *La première Compagnie des Indes. Apprentissages, échecs et héritage 1664-1704*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2016, 316 p., préface de Gérard Le Bouëdec.

Le travail de Marie Ménard-Jacob, porte sur la première Compagnie des Indes (1664-1704) dont l'histoire a été totalement éclipsée par celle la grande Compagnie des Indes du XVIII^e siècle (1723-1769). L'entreprise a cependant joué un rôle fondamental en posant les bases de la présence française dans l'espace asiatique. Pour aborder cette première aventure commerciale vers les Indes orientales, l'auteur prend le parti d'étudier l'histoire de l'entreprise en se concentrant sur les comptoirs, tout particulièrement sur l'action et le vécu des agents de la Compagnie émigrés en terre étrangère.

La première Compagnie des Indes française est avant tout un projet politique dont le but est d'affirmer la présence de la France dans un espace maritime que la flotte nationale ne fréquente pas. C'est une administration de l'État fondée et dirigée à l'origine par Colbert dont le capital provient majoritairement du monde de la finance et non des marchands. Les débuts de la Compagnie se font dans la plus grande improvisation. En 1664, elle obtient le monopole de la navigation vers l'Asie mais les marins n'ont aucune connaissance des routes maritimes, n'ont pas les navires adéquats et n'ont pas d'escales déterminées. Madagascar est tout d'abord choisie pour constituer le point d'appui de la Compagnie dans l'océan Indien mais l'île, située à deux mois de navigation des côtes indiennes, ne convient pas et, après trois années d'errements, il devient nécessaire de s'installer sur le territoire indien où le comptoir de Pondichéry devient le centre principal de la Compagnie. Cette improvisation se retrouve dans le recrutement des agents qui ne reçoivent aucune instruction particulière avant de partir pour l'Asie. De plus, très rapidement, le fonctionnement des comptoirs souffre de la défaillance des circuits de communications entre la France et l'Inde. Les agents n'ont pas accès à l'information concernant les affaires d'Europe (guerres, changements politiques), ni même aux nouvelles sur leur propre activité comme les dates d'arrivées de navires. Ainsi vivent-ils de rumeurs dans un climat totalement anxieux. De plus, ils n'ont aucune préparation à la vie quotidienne dans les comptoirs qui est d'une grande pénibilité en raison des conditions climatiques et qui provoque une forte mortalité. En conséquence, chez la plupart des employés domine une forte volonté de revenir en France.

Ainsi, dès sa création, la Compagnie n'a ni les agents, ni les outils nécessaires pour s'installer en Inde. Les usages locaux sont méconnus et les employés ne connaissent rien aux coutumes asiatiques. Ce sont des particuliers comme les marchands arméniens ou les courtiers indiens qui mettent leurs compétences au service de la Compagnie pour développer les échanges. Cependant, peu à peu les